

***Victor Hugo face à la conquête de l'Algérie* par Franck Laurent**

Éd. Maisonneuve et Larose, coll. « Victor Hugo et l'Orient », 2001

Compte-rendu et entretien par Christiane Chaulet Achour

Franck Laurent, Maître de conférences en littérature à l'Université du Mans a initié chez cet éditeur parisien une collection consacrée à Victor Hugo et ses rapports à l'Orient en seize titres dont celui qu'il a proposé lui-même et qui ne peut que nous intéresser à *Algérie Littérature/Action*.

Il est inutile d'insister sur le prestige que le grand écrivain français a en Algérie auprès d'un certain nombre de lecteurs de générations différentes. Et même les moins proches de son œuvre connaissent les grandes séquences des *Misérables* et bien sûr... *Notre Dame de Paris*, revisitée par la comédie musicale et le dessin animé.

Un ouvrage consacré au regard qu'Hugo porta (ou ne porta pas...) sur la conquête de l'Algérie est bien évidemment une curiosité à ne pas rater. Aussi nous a-t-il semblé judicieux d'aller à la rencontre de son auteur d'autant qu'en deux années il est venu deux fois à Alger, la dernière fois pour participer au beau colloque du département de français de l'Université d'Alger, « Autobiographie et interculturalité », qui s'est tenu à la Bibliothèque Nationale du Hamma, en décembre 2003 ; la dernière fois pour un séjour de poètes à Adrar au début du mois de janvier 2004.

A travers son étude, Franck Laurent se propose d'interpréter les silences de Hugo face à l'Algérie dans la mesure où le discours tenu par l'écrivain sur la question coloniale se veut un discours civilisateur (mais qui passe sous silence l'Algérie) justifiant la colonisation par sa finalité sociale. Mais, en même temps, la réalité de l'expansion coloniale n'étant jamais idéale car « la » civilisation a tendance à transporter ses miasmes plutôt que ses luminosités, le discours de Hugo a une certaine ambivalence. Il affirme ainsi qu'à coloniser, la France risque d'apprendre à être barbare car la violence ne peut être évitée, « L'armée en Afrique devient tigre », écrit-il dans *Choses vues* :

« La barbarie est en Afrique, je le sais, mais que nos pouvoirs responsables de l'oublient pas, nous ne devons pas l'y prendre, nous devons l'y détruire ; nous ne sommes pas venus l'y chercher, mais l'en chasser. Nous ne sommes pas venus dans cette vieille terre romaine qui sera française inoculer la barbarie à notre armée, mais notre civilisation à tout un peuple ; nous ne sommes pas venus en Afrique pour en rapporter l'Afrique, mais pour y apporter l'Europe. »

De telles déclarations sont surprenantes pour un Algérien aujourd'hui puisqu'elles affirment que la barbarie **est** en Algérie. Cela a-t-il à voir avec le fameux « despotisme oriental », donnée incontournable des discours sur l'Orient et donc sur l'Algérie ? Pouvez-vous nous les re-situer dans le contexte de l'époque de Hugo ? Et ces raisons expliquent-elles que le premier titre des *Orientales, Les Algériennes*, ait été transformé justement ?

À vrai dire, je n'ai pas vraiment (sinon, brièvement, à la fin du livre, en guise de conclusion) tenté d'interpréter les silences de Hugo sur la question algérienne : c'est très délicat de faire parler les silences ; quand on s'y risque, il faut rester modeste, et ne jamais perdre de vue qu'on évolue sur le terrain, mouvant, des conjectures et des hypothèses. J'ai surtout tenté d'interpréter les

écrits que Hugo consacre à l'Algérie. Car il y en a, et même pas mal (ça n'a d'ailleurs rien d'étonnant : on trouve tout dans Hugo, il suffit de chercher). Le problème, c'est que la plupart de ces textes sont épars, souvent d'ampleur limitée, parfois indirects, et surtout rarement publiés par leur auteur. Il s'agit donc, essentiellement, d'un « corpus » constitué de notes, de projets, des poèmes restés dans les tiroirs, etc. Le silence de Hugo sur l'Algérie est donc un silence public : Hugo ne « monte pas au créneau » sur la question algérienne, comme il le fera sur tant d'autres questions. Mais ça n'est pas, manifestement, un silence dû à l'indifférence, ou à la complète ignorance. Au reste, ce silence public lui-même n'est pas absolu : Les Châtiments, Napoléon-le-petit, ou encore ce bilan du règne de Louis-Philippe que l'on peut lire dans Les Misérables, font apparaître le thème algérien (même si c'est souvent fugitivement) et ce dans des œuvres littérairement et politiquement importantes. Mais c'est vrai que le discours public de Hugo sur l'Algérie est peu développé, si on le compare à ce qu'on peut en reconstituer à partir de ses carnets et brouillons, si on le compare aussi aux interventions de certains de ses contemporains, comme Lamartine ou Tocqueville par exemple. C'est étonnant, somme toute ; et on peut y voir le signe d'une certaine gêne (au moins) face à cette aventure coloniale de la France (la principale, et presque la seule durant la plus grande partie de la vie de Hugo).

Quant à la question de la barbarie (et de son symétrique inverse, la civilisation), que vous évoquez par ces deux citations, c'est évidemment l'un des aspects majeurs de la question : de l'appréciation, de l'évaluation, de la justification de l'entreprise coloniale, en Algérie ou ailleurs. Or cette question est compliquée, notamment chez Hugo. Il ne servirait à rien, et il ne serait pas honnête, de cacher l'évidente tendance à l'eurocentrisme qui sous-tend, durant tout le dix-neuvième siècle (et au-delà), le discours sur la civilisation. Hugo n'échappe pas, du moins pas absolument, à cette tendance (au demeurant, je ne sais pas qui, alors, y échappe absolument). Mais il n'est pas non plus, je crois, ni honnête ni fécond, de masquer l'extrême complication de ce discours : ses contradictions, ses nuances, ses inquiétudes. On peut estimer que c'est secondaire, et mettre tout et tous dans le même sac. Ce n'est ni mon avis, ni ma méthode (j'y reviendrai). Ainsi, ces deux citations, surtout la seconde, peuvent en effet laisser entendre que l'Algérie, l'Afrique, est le lieu de la barbarie. Ce qui est en soi (et pas seulement pour les Algériens) une idée révoltante, et surtout assez stupide. On peut s'arrêter là et dire : vous voyez, Hugo c'est comme les autres, un européen colonialiste et méprisant. Mais si on veut vraiment faire un travail d'élucidation et d'analyse, alors il faut aller un peu plus loin – et on a alors des chances de trouver des choses un peu plus étonnantes. Ainsi, la seconde citation, il faut d'abord la resituer dans son contexte : c'est un projet de discours à la Chambre des pairs, la Chambre haute du régime de Louis-Philippe, qui n'était pas vraiment un repaire de révolutionnaires. Si Hugo voulait avoir la moindre chance d'être seulement entendu, il n'avait pas intérêt « à y aller trop fort » - quand bien même il en aurait eu envie, ce qui n'a rien d'évident à cette date, 1847, où il est plutôt « sage ». Surtout, l'entame de la phrase : «La barbarie est en Afrique, je le sais », qui nous fait légitimement sursauter, doit être comprise pour ce qu'elle est : non pas une profession de foi spontanée, mais la reprise d'un argument, fréquemment employé par les autorités militaires coloniales de l'époque et, officiellement, par Bugeaud, pour justifier les méthodes de l'armée en Algérie

(sur les « indigènes », mais aussi sur les soldats français eux-mêmes). Argument qui disait en gros : « à la guerre comme à la guerre, en Algérie comme en Algérie, si vous voulez la conquête, laissez-nous procéder comme nous l'entendons : massacres de civils, déplacements de populations, enfumades, politique de la terre brûlée, tortures. Laissez-nous être barbares avec ces barbares, c'est la seule manière d'en venir à bout ». A la même époque, Tocqueville approuve. Hugo, non. Et il répond en substance, selon une logique qui est souvent la sienne : « nous colonisons l'Algérie pour y apporter la civilisation, et c'est juste ; si nous colonisons comme des barbares, alors notre entreprise perd sa justification ». Dénoncer l'écart entre les principes et les pratiques, et rappeler que les pratiques se jugent en dernière instance, et à long terme, en fonction des principes qu'elles illustrent, davantage qu'en fonction de leur efficacité immédiate, ça n'est pas forcément un raisonnement stupide, - et ça peut encore servir, aujourd'hui, y compris dans les rapports de l' « Orient » et de l' « Occident ». Pour le dire autrement, je peux, personnellement, comme la plupart, je crois, des Français cultivés de notre époque, récuser la prémisse du raisonnement : « la colonisation est justifiée parce qu'elle apporte la civilisation à la barbarie » ; mais je ne vois pas pourquoi je passerai sous silence l'usage que fait alors Hugo de cette prémisse, qu'il rappelle pour mieux dénoncer la barbarie des méthodes employées. Car si j'estime qu'il ne s'agit là que de détails secondaires, si je ne m'intéresse qu'au plus petit dénominateur commun de l'idéologie dominante (qui vante la colonisation-civilisation), alors je mets dans le même sac un Tocqueville qui bénit les coupe-têtes, et un Hugo qui les dénonce. Ce qui ne me paraît pas sérieux intellectuellement, pas honnête éthiquement, pas efficace politiquement.

La première citation, « L'armée en Afrique devient tigre » (écrit en 1860), semble reprendre cette même idée de l'Afrique lieu de la barbarie. Moins nettement cependant. Surtout, elle conclut une série de notes sur les exactions de l'armée coloniale en Algérie. C'est-à-dire qu'elle dénonce très clairement une « barbarisation », et même une « déshumanisation » de l'armée passée par l'épreuve de la guerre coloniale. Ce qui me frappe dans cet aspect du propos de Hugo sur l'Algérie « française », c'est qu'il semble avoir compris très tôt une chose qui va régulièrement inquiéter la France contemporaine, en particulier pendant les guerres d'indépendance. La guerre coloniale est une sale guerre ; peut-être, sans doute, ne peut-elle pas être autre chose. Or non seulement cette sale guerre est barbare, mais elle forme une armée barbare, une armée dont la barbarie pourrait très bien trouver à s'employer non seulement sur les « indigènes » des colonies, mais sur les Français métropolitains eux-mêmes. Dans Napoléon-le-petit, Hugo raconte le coup d'État de Louis Bonaparte : il ne manque pas de rappeler que le général en chef de ce coup d'État (Saint-Arnaud) a fait sa carrière en Algérie, et que, quand les soldats massacrent sauvagement, des heures durant, à Paris sur les grands boulevards, des passants hostiles mais désarmés, c'est aux cris de « hardi sur les bédouins ! » Vous avouerez que comme apologie de l'épopée coloniale, on peut trouver mieux.

Pour finir sur ces deux citations, rappelons qu'aucun de ces deux textes n'est publié par Hugo. Ce qui l'est, en revanche, ce sont Les Misérables, où l'on trouve un bilan du règne de Louis-Philippe, et dans ce bilan, parmi les éléments à charge : « l'Algérie trop durement conquise, et, comme l'Inde par les Anglais, avec plus de barbarie que de civilisation ». Aucune mention cette fois de la

localisation algérienne de la barbarie, mais seulement le verdict d'une barbarie « française » de l'autre côté de la Méditerranée. Pourtant, alors que Hugo dénonce l'abaissement national de la France sous Louis-Philippe, il pourrait lui savoir gré de cette conquête, réalisée essentiellement sous son règne. Tel n'est pas le cas : Hugo ne fait pas partie de ceux qui pensent que la fin justifie les moyens, et il voit donc dans la conquête de l'Algérie, réalisée avec des moyens barbares, non une gloire nationale de plus, mais une tache sur l'idée qu'il se fait de la France.

Quant au fameux « despotisme oriental », notion plus ou moins directement héritée de Montesquieu, il est en effet assez fréquemment évoqué dans l'œuvre de Hugo. Mme Claude Millet, dans la collection que j'ai dirigée chez Maisonneuve et Larose, y a consacré un ouvrage. Elle y débusque bien des clichés, employés par Hugo sans toujours beaucoup d'esprit critique. Mais elle constate aussi combien ce thème du despotisme oriental sert souvent à Hugo (comme, au reste, à Montesquieu) à dénoncer les despotismes... européens, - notamment celui de Napoléon III. Le territoire des valeurs n'est pas figé, défini une fois pour toutes, ni pour le pire, ni pour le meilleur (nous aurons sans doute l'occasion d'y revenir). Mais quant à l'Algérie, non, je n'ai pas souvent rencontré ce thème du despotisme oriental. Sans doute parce que, pour la période moderne en tout cas, Hugo l'applique surtout aux Turcs, à l'empire ottoman, pour lequel il n'aura jamais grande sympathie, c'est le moins qu'on puisse dire. Les peuples arabes, en revanche, sont souvent considérés par lui (comme par beaucoup de romantiques) comme porteurs des valeurs de liberté, de noblesse, de poésie, - valeurs plus ou moins directement référées au nomadisme, à la vie patriarcale, au désert, à la tradition poétique arabe aussi, que Hugo connaît un peu, et qu'il admire (« C'est beau autrement que Job et Homère, mais c'est aussi beau », écrit-il à ce sujet dans une note des Orientales). Ensuite parce que le despotisme est une forme de gouvernement, qu'il suppose un État. Or, en Algérie, l'État, turc pour l'essentiel, s'est effondré dès la prise d'Alger en 1830 (ce qui en dit d'ailleurs assez long sur sa fragilité structurelle...). Les avatars de la conquête ne mettent pas vraiment aux prises deux États, et Abd el Kader n'est pas représenté par Hugo comme un despote oriental : c'est encore autre chose (on va y revenir, je crois).

Enfin, pourquoi Les Orientales plutôt que Les Algériennes ? Difficile de répondre avec certitude : on n'a pas de textes là-dessus. Ce projet de titre est précoce, alors que Hugo n'est pas encore très avancé dans la rédaction du recueil. Et c'est un titre qui n'apparaît qu'une fois. Tout au plus peut-on imaginer que Hugo y a songé parce que l'actualité incitait déjà à tourner les yeux vers Alger (la crise diplomatique entre la France et le dey s'ouvre en 1827). Mais, même seulement de ce point de vue, l'actualité de la guerre d'indépendance grecque était autrement brûlante et mobilisatrice (Les Orientales paraissent début 1829 ; les troupes françaises ne débarqueront sur le sol algérien qu'en juin 1830). Peut-être aussi Hugo n'avait-il pas trop envie d'apparaître comme un poète qui soutenait une politique officielle (il n'aimera jamais trop cela). Et puis, tout simplement, l'Algérie est à peine évoquée, indirectement et brièvement, dans ce recueil. Et l'ensemble du livre, qui part pourtant de la guerre de Grèce, va vers l'espoir d'une réconciliation et d'une fraternisation entre l'Occident et l'Orient : l'affrontement armé qui couvrait dans la baie d'Alger, alors bloquée par la flotte française, n'entraîne peut-être pas vraiment dans l'esprit du recueil.

Pourtant, par ailleurs et toujours dans l'ambivalence, Hugo évoque les grands chefs résistants à la colonisation, Boumaza et Abd el Kader, d'une façon qui n'est pas totalement négative. Vous revenez assez longuement sur le poème qu'il consacre à l'émir en affirmant qu'il « constitue l'un des plus beaux exemples du mythe d'Abd el Kader. » Qu'entendez-vous par là ? Quels seraient les constituants de ce « mythe » dans l'imaginaire français de l'époque. La positivité du personnage n'est-elle due qu'à l'opposition combien profonde d'Hugo à Napoléon III ?

Il y a eu en effet très tôt en France quelque chose comme un « mythe » d'Abd el Kader. Pour toutes sortes de raisons : parce que c'était un personnage « haut en couleurs », qui a occupé l'actualité pendant plus de quinze ans, et que les autorités françaises ont eu bien du mal à « appréhender » : pendant quelque temps, on a cru pouvoir s'en faire un allié ; puis il a été l'homme à abattre, le symbole de la résistance algérienne. Même après sa défaite, son destin continue d'être fascinant, pathétique et romanesque (je précise que je parle ici de la manière dont l'opinion française de l'époque a perçu le personnage). Il se rend (à pied, ayant franchi des étendues désertiques, d'après ce qu'on raconte alors), et il reçoit la promesse qu'il ne sera pas emprisonné ; il l'est pourtant, pendant plus de quatre ans (dans son bilan du règne de Louis-Philippe, que j'évoquais plus haut, Hugo met parmi les éléments à charge « le manque de foi à Abd el Kader ») ; libéré par Louis Bonaparte, exilé au Liban, pensionné par l'État impérial français, il s'interpose en faveur des chrétiens lors des violents troubles interconfessionnels de 1860 ; il reçoit la Légion d'honneur... Il y avait bien là de quoi faire rêver et parler l'opinion française. Et même (voire surtout) durant sa période de résistant à l'invasion coloniale, sa vaillance, son brio, sa rapidité de mouvements, malgré les atrocités commises (notamment sur les colons civils de la Mitidja en 1839), lui valurent souvent, sinon de la sympathie, du moins de l'admiration, - qui pouvait aller jusqu'à une certaine fascination. Il incarnait une image, assez répandue dans la première moitié du dix-neuvième siècle, de l'Arabe du désert, noble, libre et fier. Cruel peut-être, mais indomptable. En somme, grand.

Dans le poème des Châtiments intitulé « Orientale » (1853), Hugo reprend l'essentiel de ce « mythe », mais il lui imprime sa marque. D'abord il creuse les contradictions du personnage, sur le mode de l'antithèse, ou plutôt de l'oxymore, mais d'une manière telle que ces contradictions finissent par se résorber dans une unité, une unité sereine : Abd el Kader est « Le compagnon des lions roux / Le hadji farouche aux yeux calmes / L'émir pensif, féroce et doux ». C'est un guerrier cruel, mais libre et inspiré : et il est remarquable que, dans ce poème, la référence à la stature religieuse du héros algérien n'est pas l'occasion d'une dénonciation univoque du fanatisme musulman, mais permet au contraire à Hugo d'affecter à Abd el Kader toute une série de motifs qui sont, dans son propre univers poétique, les signes de la contemplation et de l'intimité avec le mystère divin : l'émir est celui « Qui donnait à boire aux épées / Et qui, rêveur mystérieux / Assis sur des têtes coupées / Contemplait la beauté des cieux. » Attention au contresens : on n'a là aucune notation d'hypocrisie du personnage. L'Abd el Kader de Hugo n'a rien d'un Tartuffe. Seulement il est « pensif, féroce et doux ». Profondément ambivalent, donc, mais en toute sincérité. Et, à l'évidence, pour Hugo ici, cette ambivalence n'est pas sans

grandeur. D'autant plus qu'en face, on trouve le vrai Tartuffe, le vrai méchant, le vrai tyran, - atroce et petit. Et c'est Napoléon III, l'homme de France, pour lequel le grand Algérien ne peut avoir que du mépris (ceci, bien sûr, dans la « stratégie » poétique hugolienne, pas très historique en l'occurrence, mais ô combien signifiante !). Abd el Kader est ambivalent mais grand ; Louis Bonaparte n'a rien d'ambivalent, il est tout simple et tout petit, cruel sans grandeur, sanguinaire sans héroïsme.

Et puis Napoléon III a tué la liberté. Or Abd el Kader est une figure de liberté. Liberté archaïque peut-être, mais non sans droit. Pour Hugo, il semble que le chef algérien ait incarné l'esprit de résistance populaire, sous une forme peut-être peu moderne mais très souvent valorisée par Hugo (lequel a tout un côté « anar », on l'oublie peut-être trop souvent) : celle du bandit d'honneur, - mélange de Robin des bois et de Che Guevara, si vous me permettez ce double anachronisme. Dans la biographie qu'Adèle Hugo, la femme du poète, écrit plus ou moins sous la dictée, en tout cas sous le contrôle strict, de son mari (Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, publié en 1863), on lit ces phrases, à propos du bandit napolitain que le père de Hugo, officier de Napoléon, eut à combattre après la conquête de l'Italie du sud par les Français : « Défenseur de l'Italie et voleur de grands chemins, mélangeant le droit et la violence, il personnifiait cette figure qui se retrouve et reparait souvent dans l'histoire du bandit légitime en lutte contre la conquête. En Grèce elle s'appelle Canaris, en Afrique Abd el-Kader, en Espagne l'Empecinado et en Italie Fra-Diavolo. »

J'ajouterai pour conclure sur ce point, si vous le permettez, que le traitement d'Abd el Kader par Hugo constitue un assez bon exemple de ces zones troubles où il convient de conserver une certaine rigueur méthodologique si l'on veut éviter les malentendus et les procès d'intention. Un lecteur algérien d'aujourd'hui peut fort bien trouver peu gratifiante cette image, et la rejeter en bloc. De fait, elle ne correspond guère à l'image « nationale-algérienne » de l'émir. Sans entrer dans la question de savoir si cette dernière image n'est pas elle-même un peu « mythique », on comprendra, je pense, qu'il aurait été étonnant que la version française, ou seulement hugolienne, du personnage autour de 1840-50, ait été la même que celle forgée dans le contexte de l'indépendance algérienne... Plus discutable encore peut-être, l'attitude qui résume l'histoire à une approche purement positiviste des « faits », - et qui n'accordera aucun intérêt aux propos de Hugo (ou d'un autre) sur ce personnage historique, sous prétexte que ces propos ne sont pas « sérieusement informés ». Comme si l'on n'avait pas appris que les mythes, les images, les discours, ont, eux aussi, une efficacité historique, - parfois davantage même que les réalités. Que l'Abd el Kader « de » Hugo ne soit pas « le vrai », - c'est évident. Qu'il n'ait aucune valeur, aucune signification historique, je ne le crois pas. Qu'il ne soit pas suffisamment positif aux yeux des Algériens d'aujourd'hui, je le comprends aisément. Est-ce une raison pour ne pas remarquer ce qui transparait dans ce traitement hugolien du héros « national » de l'Algérie coloniale : l'affirmation d'une grandeur, et, finalement, d'une légitimité de la résistance à la conquête ? Ca n'est tout de même pas rien, - puisque c'est, pour Hugo, affirmer que la colonisation armée, somme toute, n'est pas légitime, et que la civilisation ne peut passer par la soumission...

Victor Hugo a composé un écrit de jeunesse en idéalisant la figure d'un esclave révolté dans *Bug-Jargal*. A votre avis, pourquoi n'a-t-il pu, plus tard, intégrer un « héros » algérien dans un récit ?

L'Algérie représente-t-elle, pour lui, un Orient évité, occulté ? Si c'est le cas, pour quelles raisons ?

A nouveau, je vous répondrai avec prudence : je peux être (relativement) affirmatif sur ce que Hugo a écrit, dit et fait. Sur ce qu'il n'a pas écrit, et sur les raisons de ce silence, on ne peut pas, sérieusement, être affirmatif. Je remarque seulement une chose, bien connue des lecteurs de Hugo : ses fictions (roman ou théâtre) sont toujours projetées dans le passé. Les textes poétiques, ou, bien sûr, politiques, abordent directement le contemporain, l'actualité. Mais il semble qu'il faille à Hugo, pour composer une fiction, un certain détour dans le passé, - ne serait-ce que de vingt ou trente ans, comme pour Bug-Jargal ou Les Misérables, et le plus souvent bien davantage (une seule exception : Le Dernier Jour d'un condamné). Or l'Algérie, l'Algérie coloniale, c'est l'actualité brute.

D'autre part, bien sûr, il y a quelque chose de l'ordre de l'évitement, de l'occultation. C'est objectif : Hugo a bien davantage écrit et surtout bien davantage publié sur l'Orient « hors Algérie » que sur l'Algérie elle-même. Les raisons de cette occultation (encore une fois, simple hypothèse) me semblent décidément liées à son ambivalence, plus encore, à son malaise face au phénomène colonial. Une chose est d'appeler « dans l'abstrait » à la colonisation au nom de la civilisation, - autre chose de juger une entreprise coloniale concrète. Je pense décidément que Hugo n'a pu vraiment se résoudre ni à approuver la colonisation de l'Algérie telle qu'elle s'est faite (et, au total, il l'a plutôt condamnée), ni vraiment à la dénoncer fortement, publiquement, et de manière suivie. A cause de l'emprise de l'idéologie de la civilisation. Peut-être aussi, au moins à partir de sa conversion à la république, pour des raisons « tactiques » : durant tout le Second Empire, et dans les premières années de la Troisième République, les petits colons d'Algérie votent massivement à gauche. Il est possible que Hugo ait répugné à heurter de front ce foyer de républicanisme populaire (comme ce fut d'ailleurs le cas de nombreux hommes politiques de gauche sous la Troisième République, alors même que les élections montrèrent dès les années 1880 une tendance forte à la droitisation d'une part importante, parfois majoritaire, des « Français d'Algérie »).

Un texte m'avait beaucoup frappée, à propos d'Alger, c'est bien évidemment celui sur la guillotine que vous citez et commentez aux pp.37 et 38. Pouvez-vous revenir sur ce texte pour nos lecteurs ?

Oui, c'est un texte assez étrange, assez frappant. Encore un texte non publié, une ébauche de carnets, mais une ébauche très écrite. C'est pour l'essentiel un texte descriptif, qui évoque avec beaucoup de grâce et de force en même temps la beauté du site d'Alger. Un vrai morceau de bravoure sur la magie des paysages méditerranéens, avec des références poétiques qui renvoient aussi bien à la Bible qu'à la poésie persane, et des références historiques qui évoquent le souvenir de Barberousse et de Charles Quint. C'est beau et c'est grand, lyrique et épique. Et puis arrive un bateau à vapeur. On débarque quelque chose. Tout le monde, comme détourné de la beauté de la nature par ce petit événement, observe ce déchargement. Or, ce que l'on débarque sur la terre

algérienne, c'est une guillotine. Et Hugo conclut : « c'était la civilisation qui arrivait à Alger sous la forme d'une guillotine ». Bel exemple de l'ambivalence de la civilisation chez Hugo. Ou plutôt, ce n'est pas vraiment la civilisation, mais c'est le mot, l'usage qu'on fait du mot civilisation qui est ambivalent. Parce que pour Hugo, la civilisation, c'est un ensemble de principes et de pratiques relativement clair. En gros, politiquement parlant, c'est Liberté, Égalité, Fraternité ; c'est l'amélioration des conditions sociales et économiques, l'abolition de la misère, la dignité pour tous, l'instruction, les Lumières et le Grand Art pour tous, - et c'est aussi le progrès technique (en tant qu'il doit oeuvrer à l'émancipation de l'Humanité), et c'est aussi la libre circulation, des hommes, des cultures, des biens, des idées. Bon. Tout cela, de fait, est devenu, ou est en train de devenir, des valeurs en Europe, et notamment en France. Mais de là à dire que l'Europe et la France sont la civilisation, que tout ce qui se fait en Europe et en France, c'est la civilisation, il y a une marge. Parce qu'entre les valeurs et les pratiques, il y a parfois un gouffre. Parce que l'état présent des choses en France et en Europe est loin d'en avoir fini avec la barbarie du passé. Parce que même, plus grave encore, certains aspects de la civilisation moderne peuvent fort bien produire leur propre barbarie : par exemple le progrès industriel, en l'état actuel des choses, est en train de créer une nouvelle barbarie, celle du paupérisme, de la misère du nouveau prolétariat industriel. Et parmi ces « restes » de barbarie, bien ancrés manifestement, il y a la peine de mort, le meurtre légal, que Hugo ne cessera, comme on sait, de combattre. Ce que laisse entendre ce texte, assez clairement, c'est que ce que la France apporte en Alger, en guise de civilisation, sous le nom de civilisation, ça n'est même pas tant le progrès technique (ce n'est pas le bateau à vapeur qui symbolise, dans ce texte, la civilisation) mais c'est d'abord, surtout, (uniquement ?), des instruments de domination, des restes, bien vivaces, de barbarie, - en l'occurrence, la guillotine.

Les textes également qui décrivent avec force détails réalistes le bagne de Lambèse font de Hugo le précurseur d'une lignée de textes de témoignage ou de création qui, des débuts de la colonisation à aujourd'hui, font de Lambèse un lieu où s'écrase toute notion de progrès et d'humanité. Je pense, en particulier au journal de Hamid Benzine, aux Lettres de Bachir Hadj Ali à son épouse Lucette, récemment publiées ou au second roman de Boualem Sansal, *L'Enfant fou de l'arbre creux* où le pénitencier est un des espaces réels à la symbolique la plus signifiante. Ne trouve-t-on pas ici confirmation d'une de vos affirmations (p.27) : « L'esthétique n'est jamais très loin de l'éthique et de la politique » chez Victor Hugo. Que pensez-vous de cette « lignée » d'écriture ?

Le bagne de Lambèse (on disait alors Lambessa), est un des endroits d'Algérie où on déporta les militants socialistes et républicains après l'insurrection ouvrière de juin 1848 et après le coup d'État bonapartiste du 2 décembre 1851. Très tôt, il a fait partie du martyrologe républicain, avec le bagne de Cayenne, plus dur et encore plus meurtrier. Hugo s'inscrit dans cette lignée, et s'y illustre, par la force noire de son évocation. L'idée qui m'importe à ce sujet, c'est celle qui affleure souvent dans ces textes, parfois très clairement, que seul le contexte colonial peut permettre (et d'une certaine manière autoriser) de telles conditions de détention, - absolument déshumanisantes, et comme annonciatrices (toutes proportion gardées, bien

entendu) des univers concentrationnaires qu'a connus le vingtième siècle. A cause de la dureté du climat, pour des détenus qui n'y étaient pas habitués. Mais surtout à cause de l'éloignement (pas de proches, pas de visite, pas de presse, peu de courrier : un trou d'oubli, une disparition). Et aussi à cause de cette « barbarisation » de l'armée coloniale (qu'on a évoquée plus haut), à laquelle était confiée la surveillance et l'administration de ces camps. Au passage, je note que ce thème des « bagnes d'Afrique » est très présent dans une des œuvres les plus célèbres de Hugo, Les Châtiments, - ce qui revient à dire que, dans l'œuvre de Hugo publiée de son vivant, l'Algérie française apparaît surtout sous cette forme : non pas fleuron colonial, ni champ de gloire de l'armée d'Afrique, mais enfer politique, lieu du martyr de la République et des républicains. Comme si Hugo avait décidément bien du mal à articuler idéal républicain et réalité coloniale.

Quant à l'autre aspect de votre question, je ne saurais y répondre avec pertinence, connaissant trop mal les textes algériens que vous évoquez.

L'écriture de Hugo participe-t-elle à nourrir cet Orient du rêve, du faste et de l'excès qui a marqué le XIX^e siècle et peut-être avant lui le XVIII^e siècle depuis la traduction par Galland des *Mille et une nuits* ? Pour dire les choses autrement, comment à une « écriture » de l'Orient, Hugo apporte-t-il la touche de son « style » ?

Oui, bien sûr. J'aurai tendance à dire, pas d'Orient sans rêve d'Orient, - et les rêves des romantiques sont généralement excessifs et fastueux. Mais par rapport à l'orient rêvé du XVIII^e siècle, issu en grande partie en effet des 1001 nuits, on note avec l'âge romantique un certain nombre d'inflexions, voire davantage. L'Orient « de fantaisie » du XVIII^e siècle (je dis « de fantaisie » pour le distinguer de l'Orient des voyageurs « sérieux », type Chardin ou Tavernier, ou des penseurs politiques comme le Montesquieu de L'Esprit des lois ou le Voltaire de L'Essai sur les mœurs) est surtout un monde du luxe, et du raffinement extrême. C'est d'ailleurs un cliché très intéressant : alors que la France (et l'Angleterre) concentrent désormais les richesses du monde et que Londres et Paris sont les capitales mondiales du luxe, cet orientalisme-là semble conserver la mémoire d'un temps où le comble du raffinement « civilisé » se trouvait quelque part du côté de Bagdad, d'Ispahan ou de Cordoue... Mais avec les romantiques, si cet Orient luxueux ne disparaît pas, il est de plus en plus concurrencé par un autre, plus « naturel », plus « populaire », plus libre aussi. En face des histoires de sérail, de fêtes somptueuses et d'intrigues amoureuses cachées au plus profond du harem, on trouve désormais, et au moins aussi souvent, l'appel des espaces désertiques, la magie des nuits méditerranéennes, la noblesse hautaine des cavaliers arabes, la grâce de jeunes filles pas trop voilées, et pas enfermées du tout. Ce sont par exemple, dans Les Orientales, cet « Arabe libre et pauvre », ou cette « hôtesse arabe » qui accueille sous la tente le voyageur blanc et regrette de le voir partir. Ce sont des fantaisies aussi, voire des fantasmes, mais qui donnent de l'Orient une autre image que celle forgée par l'âge classique. En particulier, l'Orient romantique s'adapte mal aux considérations sur le despotisme oriental : on trouve certes des despotes dans cet Orient-là, des sultans, des sultanes, des têtes coupées et des harems, etc. ; mais on trouve aussi toutes sortes de figures, plus populaires souvent, et qui incarnent une certaine forme de liberté. Or, dans les analyses de Montesquieu,

sous le régime despotique, il n'y a que des esclaves. Tel n'est pas le cas dans l'Orient romantique. J'ajouterai que les écrivains romantiques ont été particulièrement sensibles à la dimension spirituelle, voire mystique, de l'Orient, tout au moins du rêve qu'ils s'en faisaient. Avec une certaine attirance pour l'Islam parfois (chez Lamartine notamment) et surtout une forte tendance au syncrétisme (chez Nerval surtout).

Ceci vaut pour la plupart des grands romantiques, Hugo compris, qui, il est vrai, façonne avec Les Orientales une bonne part du rêve d'Orient de son époque (qu'il n'ait jamais franchi la Méditerranée ne change rien à l'affaire). Mais je pense que plus que d'autres il a eu tendance à interioriser l'Orient, cette image, cette idée d'Orient, - jusqu'à en faire une part de lui-même, ou jusqu'à donner ce nom d'Orient à une part de lui-même : la part du mystère, de l'indéterminé, la part de l'élan créateur aussi (c'est assez net dans William Shakespeare). On peut bien dire que tout cela n'est que fantasme, manière de passer sous silence les réalités du monde « oriental » contemporain, pour mieux s'appropriier l'Orient, avant de le coloniser. C'est parfois vrai. Pas toujours. Et ça n'est pas toujours inutile d'étudier, sérieusement, des rêves, pour mieux comprendre les réalités qu'ils ont contribué à construire, mais aussi pour saisir le désir d'autre chose, qu'ils expriment.

Il me semble en effet que l'Algérie n'est pas un Orient « consommable » parce qu'elle est trop liée à la politique interne de la France par rapport à laquelle Hugo a des positions très arrêtées. Parler de l'Algérie, c'est se mesurer à un Napoléon III alors que, justement, la politique du Royaume arabe n'était pas véritablement en contradiction avec les convictions hugoliennes en matière d'expansion de la civilisation, du respect de l'autre et de ses coutumes acceptables, de l'extension de l'instruction sans anéantir la langue de l'Autre. Sans doute l'Algérie touche-t-elle de trop près, à la fois géographiquement et dans la réalité humaine de la France de l'époque. Pour les partisans de l'idée coloniale (un grand empire déversant ses Lumières sur des mahométans ignares et soumis au joug ottoman et islamique), la manière de mener la conquête n'est pas très ragoûtante. Comment garder l'idée en rejetant les moyens ? L'Algérie correspondait à un Orient français de proximité et non plus à l'idée de l'Orient plus englobante et distante. Comment affirmer qu'on porte le bien quand on ne cesse de faire le mal ?

Oui, je suis d'accord avec vous sur le côté peu « consommable » de l'Algérie pour l'Orientalisme romantique. A la condition qu'on soit bien d'accord sur ce que ce refus de « consommer » l'Algérie indique et implique de refus de cautionner, purement et simplement, l'aventure coloniale dans ses modalités concrètes. Et c'est sans doute à l'honneur de ces écrivains. Parce que des pièces de théâtre et des poèmes épiques sur la prise de Constantine, il y en a eu des centaines ! Mais on les a oubliés, parce que les grands, eux, ne se sont pas précipités pour chanter la gloire des soldats d'Afrique. Ils préféraient leur Orient de rêve, ou aller en Egypte, en Palestine, en Syrie, en Turquie (où il y avait des Français, certes, mais pas de guerre française) ; ou encore chanter les Grecs insurgés contre les Turcs, parce que, eux, au moins, on pouvait se dire qu'ils avaient raison, qu'ils luttèrent pour leur indépendance. Mais l'Algérie, décidément, non. Et quand Gautier y va, en 1845, lui qui pourtant n'a rien, mais vraiment rien, d'un écrivain « engagé », et alors même qu'il est reçu en

grande pompe par Bugeaud (dans l'espoir évident qu'il fera un peu de publicité au Gouverneur), il attend plusieurs années avant de publier son récit de voyage, qui ne dit rien de sa réception par Bugeaud ni de son escapade militaire en compagnie d'une colonne mobile, mais qui en revanche affirme hautement que « l'Algérie est un pays superbe où il n'y a que les Français de trop ».

Quant à la politique algérienne de Napoléon III, je suis à nouveau d'accord avec vous : c'était un projet politique cohérent, et sans doute à tous égards plus « ouvert », plus « humaniste » et plus intelligent que les politiques coloniales qui l'ont précédé et suivi. Seulement, bien sûr, Hugo ne pouvait pas approuver cela, parce que ça aurait donné l'impression de cautionner Napoléon III, même seulement sur ce point particulier, alors que toute la logique de Hugo vise alors à rendre impossible tout compromis entre les républicains et l'Empire. Alors il ne critique pas le projet du « Royaume arabe », seulement il n'en parle pas. Et quand il parle de l'Algérie du Second Empire, c'est pour dénoncer la grande famine des années 1866-1868, dans un très beau poème intitulé « Misère », effroyable, qui a au moins deux intérêts « idéologiques » : il évoque la solidarité objective entre ouvriers français et paysans arabes, et il attribue la responsabilité de la famine au régime colonial : « L'Afrique agonisante expire dans nos serres » ; « Voilà ce que nous fait cette France superbe / Disent-ils »...

Pour revenir à Napoléon III, rappelons que sa politique n'a pas été appliquée, du moins pour l'essentiel, et ce même sous l'Empire.

Enfin face à l'Orient hugolien, comment les « Orientaux » d'aujourd'hui qui admirent cet auteur peuvent-ils s'y retrouver ? Ne sont-ils pas obligés d'aller vers une galerie de personnages... français mais à laquelle ils peuvent s'identifier pour affirmer la nécessité de la justice sociale et du recul de la misère ?

Oui, bien sûr, Hugo reste encore une de ces grandes figures de la littérature française qui incarnent un certain idéal humain, et qui constituent des références, parfois même des drapeaux, pour ceux qui luttent contre l'injustice. Hugo a eu très tôt cette fonction, et même, assez souvent, on a brandi son exemple, son souvenir, contre certaines pratiques de l'État français. De son vivant même, en 1862, il paraît que les républicains mexicains, victimes de l'agression de Napoléon III, distribuaient aux troupes françaises des tracts où on lisait : « La meilleure France est avec nous : vous avez Napoléon mais nous avons Victor Hugo ». En 1902, année du premier centenaire de la naissance du poète, le dessinateur anarchiste Steinlen a consacré tout un album de L'Assiette au beurre aux exactions des troupes françaises dans le Hoggar : et pour la couverture, il a dessiné un spectre de Hugo pleurant sur des ruisseaux de sang, avec le mot JUSTICE en grandes capitales. Et combien de fois n'ai-je pas lu ou entendu ces histoires de militants nationalistes qui, en Algérie, en Indochine, en Chine, ou ailleurs, lisaient Les Misérables dans des prisons françaises ! Pendant la guerre d'Indochine, une institutrice vietnamienne, engagée dans un maquis de femmes combattant l'armée française, racontait chaque soir au bivouac aux paysannes illettrées qu'elle accompagnait, les aventures de Cosette et de Jean Valjean... Il est certain que Hugo, avec d'autres illustres représentants de la « culture française », a souvent incarné aux yeux des dominés une certaine image, idéaliste et généreuse, de la France, image qu'ils

opposaient aux réalités de la France puissance opprimante. Hugo lui-même a souvent utilisé cette « stratégie » : opposer « l'idéal français » à des pratiques « françaises » qu'ils jugeait désastreuses (sous le Second Empire notamment, mais pas seulement).

Alors, bien sûr, on attend beaucoup de ce genre de figures, - et on en attend tellement qu'on est parfois un peu déçu. J'ai souvent perçu ce genre de déception auprès de mes interlocuteurs algériens quand j'évoquais la position de Hugo sur la conquête. C'est une réaction compréhensible, et même sympathique (parce qu'elle en dit long sur l'admiration, justifiée à mon sens, que les Algériens vouent à l'auteur des Misérables). Mais il faut faire attention. Sous prétexte que Hugo n'était pas un militant tiers-mondiste, ni un Franz Fanon ni même un Maurice Audin, sous prétexte qu'il adhère, sans s'en détacher tout à fait, à certains traits de l'idéologie dominante de son temps, ça n'est pas une raison, je crois, pour ne pas accorder de l'importance à tout ce qui, chez lui, répugne profondément à la violence coloniale, pour ne pas mettre en lumière toutes les contradictions et les ambivalences qu'il décèle dans la notion de civilisation et dans son usage, pour ne pas remarquer toutes ces images souvent valorisantes (même si elles sont souvent aussi assez fantaisistes) qu'il forge de l'Orient. Attention à ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain, comme on dit. Dans ce petit livre, je n'ai pas voulu « sauver » Hugo à tout prix, je n'ai pas cherché à l'idéaliser. Mais j'ai tenté de le suivre, aussi précisément que possible j'espère, en quelque sorte à la trace. C'est un témoignage, en somme, avec des lumières et avec des ombres ; avec des audaces et avec de la pusillanimité ; avec des éclairs d'intelligence et avec des moments de bêtise. Au total, je pense que la balance penche plutôt vers l'intelligence, mais au lecteur de juger. Ce qui est sûr, c'est que j'ai tenté de reconstituer la complexité de sa position, parce que je crois qu'on n'a rien à gagner, surtout aujourd'hui, aux simplifications hâtives, militantes ou pseudo-militantes, quand on se penche sur l'histoire des rapports Orient-Occident, sur l'idéologie et l'imaginaire de l'orientalisme et/ou de la colonisation. Les relations, réelles et rêvées, entre les deux rives de la Méditerranée ont rarement été simples. Mais peindre le tableau tout en noir ne me paraît pas forcément plus exact, et plus utile, que de le peindre tout en rose.

On dit souvent beaucoup de mal de l'orientalisme, romantique ou non. On le taxe d'exotisme facile, de vision déformée, fantasmée, pervertie voire perverse de l'« autre », d'habillage imaginaire et idéologique de l'esprit colonial. Je n'entrerai pas ici dans le détail de la question, mais je crois que ce portrait est caricatural. Je prendrai seulement un exemple, celui de l'éros orientaliste. C'est tout de même frappant que l'un des thèmes les plus constants de la littérature, française et européenne, consacrée à l'Orient, ce soit l'érotisme, l'amour sous toutes ses formes. Et ça ne commence pas avec la traduction des 1001 Nuits, on trouve ça dès les chansons de gestes du Moyen Âge (notamment en Espagne, mais aussi en France). Et plus précisément le thème des amours du beau chrétien et de la belle musulmane (parfois aussi l'inverse, c'est plus rare, mais ça existe aussi, voir Le Dernier Abencerage de Chateaubriand). La représentation littéraire des relations Orient-Occident, c'est bien souvent une histoire de guerre, de haine, de malentendus, de domination, etc. Mais c'est aussi une histoire d'amour. Certes, les deux histoires ne sont pas exclusives l'une de l'autre : l'amour, hélas, peut très bien se conjuguer avec la haine, la domination, le malentendu. Mais tout de même, la fréquence et la quasi-

permanence de ce thème du « couple mixte » en dit long sur le caractère passionné et intensément intime des rapports Orient-Occident, tels qu'ils sont configurés par l'imaginaire littéraire. Il en dit long sur ce « désir d'Orient » qui travaille l'Occident. On peut certes mettre en lumière tout ce que ce désir a (eu) souvent d'aveugle, de fantasmatique ou de pervers, et notamment sur toutes les articulations de machisme et de racisme qu'il peut, éventuellement, véhiculer. Mais on a le droit aussi d'être un peu plus sensible aux complications du thème, pas toujours si simple qu'il en a l'air (mais, pour cela, il faut notamment éviter de mettre sur le même plan une chanson de café-concert, un roman de sous-littérature coloniale, et, par exemple, Les Orientales de Hugo : parce que la différence entre un grand écrivain et un tâcheron de la littérature, ce n'est pas qu'il dit plus joliment que les autres la même chose, c'est précisément qu'il dit aussi autre chose, plus complexe, plus rusée, et quand il reprend des clichés en circulation, c'est rarement sans les détourner...). Et puis, qu'est-ce qui vaut mieux, une représentation falsifiée, voire frelatée de l'Orient, ou pas de représentation du tout ? Pour revenir à l'Algérie, qu'est-ce qui, à travers la littérature, relève vraiment du système colonial dans toute son horreur : la fascination exotique pour les « tribus » et pour les « indigènes », ou ce moment où, à partir de 1900 à peu près, « l'arabe » indifférencié n'est plus qu'une ombre grise, un vague figurant dans le décor ensoleillé, - à tel point qu'on n'a même plus vraiment l'impression qu'il existe ? Pour ma part, j'aurai tendance à penser que dans les relations entre les peuples, comme dans les relations entre les individus, mieux vaut un désir aveuglé que pas de désir du tout.

Et puis, ne nous trompons pas de combat. Prenons garde, à force de traquer tous les défauts et les méfaits de cette littérature de voyages, réels ou rêvés, entre les deux mondes, de ne pas donner des armes à tous ceux qui (et ils sont nombreux des deux côtés de la Méditerranée) professent aujourd'hui l'idéal du « Chacun chez soi et les vaches seront bien gardées ». Pour contrer, à notre niveau, l'idéologie désastreuse du « Choc des civilisations », nous avons besoin de relire et de partager nos imaginaires respectifs, dans leurs croisements et leurs interactions, sans partialité, sans simplification abusive, sans nostalgie ni « meaculpisme ». Il serait bon, à cet égard, que les éditeurs français publient plus souvent des ouvrages de qualité sur « l'occidentalisme » du monde arabe. Une bonne histoire de l'imaginaire algérien sur la France et les Français au XIXème et XXème siècles, par exemple, voilà qui serait passionnant, fort utile, et sans doute surprenant.